

seur opérait et expédiait les affaires avec le concours du sous-secrétaire d'Etat. Le général Osmont eut le bon esprit et la sage prudence de ne rien changer aux habitudes prises et me dit, d'un air satisfait de mes déclarations, que je continuerais le service comme je l'avais fait avec l'ancien ministre.

La glace était rompue et je n'entendis plus parler de l'ami Billot. Le changement de ministres se fit ainsi sans secousses et sans bruit; car, de son côté, l'intendant Friant qui me parut avoir été embarqué à la dernière heure et sans enthousiasme de sa part dans cette galère, s'incarna également, sans tambours ni trompettes, dans la peau ratatinée de son ministère des Finances, avec la conviction qu'il aurait bien de la peine à gonfler son portefeuille!

Comme épilogue en ce qui me concernait dans l'incident ministériel, je reçus promptement une réponse du capitaine Pierron m'annonçant que l'Empereur me donnait complète satisfaction; quelque temps après suivait le document officiel qui me sacrait enfin sous-secrétaire d'Etat. C'était un magnifique diplôme, d'un immense format, sur papier bleuté d'azur pâle, une parcelle du firmament de Mexico, au chef duquel s'épanouissaient les armes impériales et portant au bas la majestueuse signature de Maximilien I^{er} s'étalant en style entreprenant sur quinze centimètres de longueur. Ce document portait à ma connaissance que « en considération des mérites et des circonstances qui se trouvaient réunies en ma personne, Don Carlos Blanchot, capitaine d'état-major de l'armée française, il m'était conféré l'emploi de sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Guerre ».

Par une singulière ironie à l'égard des circonstances qui me concernaient, cette nomination était contresignée, par ordre de l'Empereur, parle général Osmont!

Enfin! Comme dans ce pays, moins encore qu'en tout autre, à cette époque du moins, le fisc ne perdait jamais ses droits, je dûs acquitter, pour recevoir ce parchemin, un droit de 16 piastres (soit 85 fr.). Mais aussi j'avais la faveur peu banale d'être appelé « Votre Seigneurie »!

CHAPITRE X

DÉSORGANISATION DES LÉGIONS BELGE ET AUTRICHIENNE

Du 1^{er} Août au 30 Septembre

Recrudescence de l'activité des forces dissidentes. — Chute de Tampico et autres ports du golfe. — Situation des Terres-Chaudes. — Désagrégation des troupes impériales. — Bataillons de Cazadores. — Ressource vouée à l'impuissance et à la destruction de ses éléments français. — Désorganisation de la légion belge. — Incidents graves au sein de cette troupe. — Départ de ses officiers. — Lettre de son colonel. — La légion est ramenée près de Mexico. — Brillant combat près du Tula. — Désorganisation et fin de la légion Autrichienne. — Evénements d'Oajaca. — Désastre subi par la légion Autrichienne. — Situation de la légion étrangère française. — Demande de Maximilien à son sujet. — Réponse du Maréchal Bazaine.

Pendant que ces événements, relativement secondaires, se produisaient à Mexico, au loin, d'autres bien plus sérieux se précipitaient avec une rapidité déconcertante. Le flot de l'invasion dissidente débordait, car ce n'était plus seulement une résistance, mais bien un retour offensif très caractérisé.

A la suite de la chute de Matamoros, toute la région-frontière du Nord était devenue la proie des dissidents qui étendaient chaque jour leur action dans les provinces du golfe du Mexique, occupant successivement tout le littoral. Tampico lui-même, le port le plus important après Vera-Cruz, gardé par nous depuis 1863, venait même de succomber, bien que sa garnison mexicaine fût renforcée par un détachement français, débris de l'ancienne contre-guerilla du colonel

Dupin, qui était commandé par le capitaine Langlois. Il faut remarquer, à ce sujet, que les 500 Mexicains de la garnison firent, en grande partie, défection et que la petite troupe française de 200 hommes dût se réfugier dans un fort maritime qui servait de réduit à la défense; mais, manquant bientôt de vivres et de munitions et malgré qu'il fût secouru par une canonnière de notre escadre envoyée de Vera-Cruz, il fut obligé de capituler, mais avec tous les honneurs de la guerre; il put sortir de la place avec armes et bagages, ne laissant rien à l'ennemi.

La chute de Tampico porta une grave atteinte à l'Empire qui perdait, là encore, une de ses principales sources de revenu. Les conséquences de l'occupation de cette place par les dissidents furent plus grandes même, car ceux-ci étendirent leur action dans toute la province et menacèrent bientôt même la grande route de Vera-Cruz à Puebla et Mexico par Jalapa. Cette ville, serrée elle-même de très près, était menacée d'être prise d'un moment à l'autre.

En outre, la région Sud de notre principale ligne de communication avec la mer était dans un tel état de bouleversement que les forces dissidentes menaçaient bientôt la route de Mexico à Orizaba. Déjà les petits ports d'Alvarado et de Tlacotalpan, situés à 15 lieues à peine de Vera-Cruz, tombaient en leur pouvoir. Enfin, à 40 lieues d'Orizaba, s'organisait un important et menaçant foyer d'hostilité autour de l'importante place d'Oajaca, sous l'impulsion énergique et habile de notre constant et irréductible adversaire Porfirio Diaz, qui groupait autour de lui toutes les forces existantes et naissantes dans les provinces du Sud.

La situation s'aggravait d'une façon décisive, et, alors que Maximilien s'obstinait à demander au Maréchal d'achever la pacification, la dépacification augmentait chaque jour; l'Empire perdait du terrain et, ce qui était plus grave, des défenseurs qui devenaient des ennemis.

Dans de telles conditions, que pouvait-on faire, que pouvaient faire MM. Osmont et Friant? Ils étaient impuissants

à réparer les fautes commises par leurs prédécesseurs avec la tolérance, sinon l'approbation de l'Empereur, et ne pouvaient lutter contre la désaffection, le discrédit et le manque de confiance qu'inspirait presque partout le Gouvernement impérial. Faire une armée sans hommes ou avec des hommes sur lesquels on ne pouvait compter était une tâche impossible.

L'Empereur semblait disposé à recourir à un appel à la nation. Quelle naïve illusion! Si les circonstances avaient voulu qu'il fit cet appel contre l'étranger, il aurait peut-être été entendu; mais appeler sous les armes contre une partie de la nation qui n'a jamais voulu de l'Empire, l'autre partie qui commence à n'en plus vouloir ou qui n'a plus confiance en lui, c'est vraiment de l'aberration. Quant à ce qu'il appelait l'armée impériale, quelque médiocre que fut d'ordinaire, au point de vue moral ou matériel, la matière « homme de troupe », on peut dire que l'élément qui se trouvait encore sous le drapeau impérial ou qu'on pouvait y incorporer, était généralement médiocre surtout moralement, car, en raison de la démoralisation générale, il était presque impossible d'avoir confiance dans la fidélité des soldats. Ceux-ci ne tenaient nulle part devant les dissidents; aux premiers coups de feu, ils faisaient demi-tour ou passaient à l'ennemi. De sorte que, quoi qu'on fasse pour recruter des hommes de troupe, c'était vouloir recueillir de l'eau avec une passoire ou remplir le tonneau des Danaïdes.

Quant à la matière « officiers », elle était singulièrement mélangée, ainsi que j'ai pu m'en convaincre pendant mon séjour au Ministère. Les officiers d'un certain âge qui provenaient de l'ancienne armée gouvernementale étaient généralement bien et possédaient une certaine instruction militaire; quant aux autres, ayant les provenances les plus variées, ils étaient plutôt médiocres, surtout comme connaissances pratiques et techniques. Mais, à cette époque et en raison des circonstances qu'avait créées Maximilien, ils manquaient généralement d'une vertu fondamentale bien précieuse alors,

la fidélité au drapeau. Et pourtant, il existait depuis longtemps dans l'arsenal des institutions militaires mexicaines, un ordre de la « Constance militaire » (?). Cela semble bien ironique dans ce pays où les pronunciamientos sont une maladie, intermittente mais chronique.

On avait pensé trouver un *modus vivendi* possible, malgré toutes ces conditions fâcheuses, en créant les bataillons de « cazadores ». J'ai déjà ébauché la silhouette de ces corps composites, d'après l'aperçu du début des premiers formés dont bon nombre des soldats mexicains désertaient sitôt après avoir été équipés et avoir reçu la prime qui leur était allouée.

Du reste leur recrutement en soldats mexicains qui devaient composer la plus forte partie de leur effectif, se faisant dans les grandes villes, généralement chef-lieu de province ou de département, était confié aux autorités locales, préfets politiques ou gouverneurs. Or presque partout, ces fonctionnaires étaient incapables, indifférents ou, ce qui était plus grave, traîtres à la cause de l'Empire et secrètement dévoués aux dissidents. Alors ils ne craignaient pas d'incorporer dans les bataillons de cazadores des hommes qui provenaient, à un titre quelconque, prisonniers ou déserteurs, des troupes de Juárez; quelle confiance pouvaient justifier de pareils éléments?

Dans ces conditions, la mentalité de ces troupes constatée par les observations qu'elles avaient promptement inspirées, après quelques semaines d'expérience, était assez déplorable. Les Français traitaient avec un certain dédain les soldats mexicains qui, s'en trouvant offensés, prenaient ce prétexte pour désertir. Cet assemblage de deux races différentes par mœurs et tempérament était mauvais; aussi dans un seul bataillon, en quelques semaines, 150 mexicains avaient disparu; de sorte qu'au bout de peu de temps, il ne devait plus rester que des soldats français.

Pourtant Maximilien dans son Mémoire à Napoléon III parlait de ces troupes en des termes dithyrambiques absolu-

ment ridicules, d'autant qu'il n'avait pu alors, en aucune façon, apprécier leur valeur. Il est même regrettable qu'il se soit engagé ainsi, pour les besoins de la cause, de façon à tromper l'Empereur des Français. Maximilien parlant des efforts que le général Osmont et l'intendant Friant qui dirigeaient la Commission chargée d'organiser les bataillons de cazadores, s'exprimait ainsi :

« Les officiers généraux désignés ci-dessus se mirent immédiatement à l'œuvre avec un zèle et une intelligence qu'on ne saurait trop louer. Les officiers et les soldats de l'armée française répondent à leur appel avec un empressement bien propre à justifier les espérances qu'on avait conçues dans la formation de ces nouveaux corps. »

Oui, assurément, les officiers et les soldats français montrèrent de l'empressement, comme ils le font toujours lorsqu'il s'agit d'entreprises aventureuses. Mais Sa Majesté se garda bien de parler des soldats mexicains qui devaient être les plus nombreux. Et quelques semaines plus tard on verra avec douleur ces officiers, ces soldats français se faire tuer presque tous, alors que les soldats mexicains fuyaient honteusement le combat ou, plus criminels encore, passaient à l'ennemi et tiraient même sur leurs chefs et leurs camarades de la veille. Quelles furent donc alors les impressions de Napoléon III dont l'esprit avait été trompé par Maximilien ? D'autant qu'il se trouva encore des gens qui rendirent le Maréchal responsable de ces désastres.

Si l'on envisage d'autre part les troupes qui semblaient devoir être l'élite, la réserve de l'armée impériale, on se trouve en présence des plus graves mécomptes.

La légion belge qui jusqu'alors avait tracé de belles et nobles pages dans l'historique de sa campagne, semblait, elle aussi, soumise à une défaillance, passagère peut-être, mais inquiétante, d'autant qu'elle était justifiable dans une certaine mesure. En effet, lorsque la légion fut recrutée dans les troupes de l'armée belge, des avantages spéciaux avaient été promis, au nom de Maximilien, aux soldats qui consen-

tiraient à contracter un engagement pour aller servir au Mexique. Ainsi, on leur promettait huit hectares de bonnes terres à l'expiration de six années de service; et, pendant leur service une solde journalière qui se trouvait supérieure à celle que touchaient nos soldats français au Mexique. C'était une maladresse qu'alors on ne pouvait juger telle, mais qui, à un moment donné, devait produire les plus fâcheuses conséquences.

Lorsque, vers le mois de juin 1866, le trésor mexicain manqua absolument de ressources et que le ministre de la Guerre se trouva dans l'impossibilité d'assurer la solde de la légion austro-belge, le Maréchal décida que cette troupe recevrait sa solde ordonnancée et les vivres assurés par les soins de l'Intendance française, mais d'après les tarifs français. Les Belges y perdaient dix centimes par jour. Ces braves gens avaient, depuis longtemps, désespéré de posséder jamais huit hectares de terre mexicaine; mais lorsqu'on leur annonça que leurs modestes sous de poche allaient être diminués de dix centimes, ils ne cachèrent pas leur mécontentement et ébauchèrent une sorte de mutinerie plutôt morale que matérielle et qui, du reste, fut très habilement réprimée par leur chef, le lieutenant-colonel Van der Smissen, très aimé de ses hommes et exerçant sur eux une très grande influence. Il n'en resta pas moins dans cette troupe un ferment de mécontentement dont il fallait tenir grand compte.

Quelque temps après, au mois d'août, la légion belge, placée alors dans le commandement du général Douay, à la frontière nord, se trouvait à Matehuala et, participant au mouvement de concentration de nos troupes en vue de l'évacuation du Mexique, elle quitta cette localité pour se replier sur San-Luis de Potosi, à 200 kilomètres en arrière; Matehuala restait occupé seulement par le bataillon d'Afrique (vulgo les zéphirs) aux ordres du commandant de La Hayrie.

Le 16 août, le corps belge arrivait à Venado, moitié route de San-Luis; et, le lendemain, il recevait l'ordre de retour-

ner à Matehuala pour y remplacer le détachement du commandant de La Hayrie.

Il se produisit alors dans la constitution même de la légion belge une révolution des plus graves qui fut pour elle un commencement de désorganisation. En quittant la Belgique, les hommes de troupe avaient contracté un engagement de six ans et avaient ainsi quitté l'armée belge. Il n'en était pas de même des officiers. Ceux-ci n'avaient pas abandonné leur situation dans l'armée belge mais avaient obtenu un congé de deux ans. Or cette période expirait le 15 octobre 1866. En prévision de cette échéance, six mois auparavant, le colonel Van der Smissen avait écrit plusieurs fois au Ministre de la Guerre de Belgique pour le prier de prolonger de deux années le congé des officiers. Ne recevant pas de réponse, ces officiers commençaient à s'inquiéter, car ils craignaient de compromettre leur avenir dans leur pays s'ils ne rentraient pas à leur corps à l'époque primitivement fixée.

Dans ces conditions, l'ordre de se reporter à deux cents kilomètres en arrière, dans une situation où ils pourraient être privés pendant un temps indéfini de communications faciles avec la côte, jeta une perturbation profonde dans l'esprit de ces officiers. Ils consultèrent leur chef qui ne put dissimuler ses inquiétudes personnelles et ne voulut pas prendre sur lui de les conseiller d'attendre davantage; car il ne pouvait être assuré que le gouvernement belge consentirait à faire droit à leur demande, en raison surtout de la situation où, en Europe, on savait être le Mexique et le gouvernement impérial. Il ne put que les autoriser à se rapprocher de Mexico pour attendre une décision de l'empereur Maximilien et les ordres du Maréchal commandant en chef.

On ne pouvait cependant pas abandonner entièrement les troupes et les laisser sans chefs; alors trois officiers se dévouèrent au malheureux sort de leurs soldats; ce furent le colonel, le capitaine Comte Vizart de Bocarmé et le lieutenant Baré. Je cite leurs noms, parce que ces officiers ont fait ainsi preuve d'une grandeur d'âme et d'un sentiment de dé-

vouement à leurs hommes qui sont vraiment admirables; car ils faisaient ainsi le sacrifice spontané de leur carrière militaire. Ils donnèrent mission au plus ancien capitaine partant de faire connaître à leur ministère de la Guerre qu'ils restaient avec leurs soldats *à leurs risques et périls* et demandaient que, le 16 octobre, on acceptât leur démission d'officiers dans l'armée belge. Cette conduite était d'autant plus belle que ces officiers savaient qu'ils n'avaient plus à subir au Mexique que des épreuves douloureuses, à ne soutenir que des combats sanglants, désespérés où ceux qui survivraient ne pourraient recueillir que de la gloire pour satisfaction, en compensation du sacrifice de leur épauvette d'officier belge. Ce noble dévouement mérite, impose le salut de tous ceux qui ont commandé à des soldats. Ces trois officiers sont un honneur pour l'armée belge; et je regrette que le colonel Van der Smissen ne soit plus pour recevoir ce cri du cœur de l'un de ses vieux camarades du Mexique.

Qu'allait devenir cette malheureuse phalange désemparée? Qui donc, désormais la conduirait au combat, sous la vaillante impulsion des trois chefs fidèles qui lui restaient? Le brave colonel ne se laissa pas déprimer par la situation; il la fit connaître au général Douay, confia le commandement de ses compagnies à des sous-officiers et, sans peur comme sans reproches, dès le lendemain même, conformément aux ordres qu'il avait reçus, il se remettait en route pour Matehuala où il allait à cinquante lieues plus loin se poster pour arrêter l'ennemi. C'était tout simplement superbe!

Heureusement, le Maréchal, avec son cœur grand et généreux, s'émut devant ce stoïque dévouement qui allait au sacrifice et arrêta ce magnifique et audacieux élan. Deux jours après son départ, le colonel Van der Smissen recevait un ordre du général Douay, lui prescrivant de revenir à Venado, où, conformément aux ordres du commandant en chef, il devrait faire des nominations pour reconstituer, au mieux possible, le cadre de sa légion.

En effet, les sous-officiers investis provisoirement de com-

mandements d'officiers, furent nommés lieutenants et sous-lieutenants. Tout allait donc convenablement lorsque, fort malencontreusement, survint un nouvel incident des plus regrettables et peu mérité par le colonel Van der Smissen.

En raison des nouvelles faisant connaître l'importance des forces dissidentes qui s'accumulaient autour de Matehuala, le Maréchal avait décidé de constituer plus fortement qu'il l'avait cru nécessaire le détachement chargé d'occuper cette position extrême mise cependant en sérieux état de défense. Alors, il donna l'ordre au corps belge, non plus d'aller occuper seul Matehuala comme il devait le faire d'abord, mais d'y renforcer le détachement mixte qui s'y trouvait déjà sous le commandement du commandant français de La Hayrie. Jusque là, il n'y avait rien que de très naturel; mais malheureusement, en exécution des conventions établies à l'égard du commandement, qui partout devait revenir à l'officier français le plus élevé en grade, on demanda naïvement au lieutenant-colonel Van der Smissen s'il consentirait à se placer sous les ordres du chef de bataillon français. Le général Douay lui fit connaître cependant, que s'il ne lui convenait pas d'accepter cette situation, le Maréchal l'autorisait à se rendre à Mexico pour se mettre à la disposition de l'Empereur, le corps belge passant sous le commandement du capitaine de Bocarmé qui serait nommé chef de bataillon.

Cette combinaison malheureuse fit tout craquer. Le lieutenant-colonel avait bien voulu sacrifier son épauvette de chef de bataillon belge pour ne pas abandonner ses soldats; mais il se refusa avec une grande dignité à se mettre sous les ordres d'un chef de bataillon français, quelque estime qu'il eût pour sa personne mais qui était moins ancien que lui. Et pourtant on avait mis des formes, on avait apporté un certain tempérament à l'application de la disposition dangereuse insérée dans le traité de Miramar.

Le chef de bataillon de l'armée belge prit l'affaire de très haut avec un sentiment de fierté très justifié; mais avec une correction et des considérants de la plus sérieuse gravité.

Sur l'observation même du général Douay, il formula sa protestation en des termes impressionnants. Elle honore trop cet officier pour que je la laisse dans l'inconnu, d'autant qu'elle répand une lumière utile à apprécier, sur la situation mentale de la troupe que lui avait confiée le roi des Belges et l'empereur Maximilien.

« Venado, 25 août 1866.

« Mon général,

« J'ai fait tous mes efforts pour répondre en termes mesurés à l'ordre que vous venez de me donner.

« Quelles que soient l'estime et l'amitié que je porte au commandant de La Hayrie, il ne me convient pas de me placer sous le commandement d'un officier français moins ancien dans son grade que moi dans le mien en Belgique.

« Je vous prie, mon général, de bien vouloir suspendre l'exécution de l'ordre dont il s'agit, car des conséquences fatales en résulteront. Dès que mes hommes apprendront à quoi on les assimile et de quelle manière on traite leur colonel, leur indignation se traduira certainement par des violences que je vous supplie d'éviter en faisant connaître à Son Excellence ce que j'ai l'honneur de vous déclarer.

« Au nom de l'empereur Maximilien, je proteste contre la destruction d'un régiment de Sa Majesté; et, devant mon pays, je dégage ma responsabilité des très graves événements qui vont se produire.

« Agréez, mon général, l'assurance de mes sentiments respectueux.

« Le lieutenant-colonel :

« Baron VAN DER SMISSEN. »

Je dois ajouter que le capitaine belge Vizart de Bocarmé refusait officiellement le grade de chef de bataillon mexicain et le commandement de la légion belge. C'était donc pour cette troupe une désorganisation radicale.

Pour faire justice complète, je dois reprocher à cette pro-

testation, juste au fond, un considérant que je qualifie de regrettable, c'est celui-ci : « quand mes hommes apprendront à quoi on les assimile », que veut dire ce sous-entendu ? à qui se voyaient-ils assimilés ? à des Mexicains ou à des Français ? Dans ces deux cas, il eût été préférable que le colonel belge supprimât ces quelques mots inutiles mais peu corrects, surtout dans la deuxième hypothèse; car, sans blesser personne, ses soldats n'avaient peut-être pas lieu de se formaliser d'être assimilés à des soldats français! Il n'y aurait pas eu, je crois, de dérogation. (D'autant qu'ils le furent jadis!)

Cette petite observation de détail étant formulée, je reviens à la question principale.

Dans ces conditions vraiment inimaginables, le général Douay comprit qu'on ne pouvait désormais disposer en aucune façon de ce corps qui n'aurait plus de chef et encore moins l'envoyer à Matehuala. Il prit sur lui de décider que le lieutenant-colonel Van der Smissen conserverait le commandement de sa légion en attendant que le Maréchal, informé de la situation, eût fait connaître ses ordres.

La moralité de ces faits qui constituaient une véritable révolution hiérarchique est très délicate à établir. En tout cas, elle comporte un enseignement; c'est qu'il est fort difficile de régler les questions de commandement entre chefs de troupes de nationalités diverses, ayant par conséquent des drapeaux différents bien que soutenant une même cause et poursuivant un but commun.

Enfin, il importe, dans le cas présent, de rechercher à qui incombe la responsabilité de ce conflit. Est-ce au Maréchal ou au général Douay? Je cherche dans le fameux recueil des Philippiques épistolaires de ce dernier ses appréciations sur cette affaire. Il n'est pas douteux que si la responsabilité de cet incident, qui frisait l'indiscipline chez des officiers des plus honorables et profondément disciplinés, pouvait être imputé à son chef, il n'aurait pas manqué de le signaler dans ses réquisitoires de quinzaine. Aussi, ce qui me paraît être l'exactitude, d'après du moins ce que j'ai pu apprendre au

ministère de la Guerre, c'est que le Maréchal avait donné une indication de transaction à tenter, mais que le général commandant la division avait manqué de diplomatie et engagé l'affaire, selon son habitude, brutalement et sans ménagements; ce qui a amené l'explosion d'une indignation très explicable chez les deux officiers belges.

Quoi qu'il en soit, l'affaire n'eut pas de suites et on n'en parla plus. Seulement huit jours après le 2 septembre, le corps belge reçut *directement* (?) l'ordre de se rapprocher de Mexico et de se porter d'abord sur Queretaro où il recevrait de nouveaux ordres. Le 16 septembre, la légion belge arrivait dans cette ville, où le lendemain, le colonel Van der Smissen recevait une lettre du Maréchal lui-même. Cette communication ne faisait aucune allusion au passé; elle contenait uniquement l'ordre d'aller occuper Tula, à une vingtaine de lieues de Mexico, et des instructions précises sur les conditions dans lesquelles il assurerait tous les services de sa troupe et surtout le rôle militaire qui lui était confié pour maintenir la sécurité dans cette région qui, malgré le voisinage de la capitale, commençait à manifester une certaine agitation. Le ton de cette lettre était d'ailleurs parfaitement bienveillant et cordial.

Huit jours après, le corps belge arrivait à Tula. Son chef apprit le même jour qu'un général dissident venait d'occuper une petite ville voisine placée dans sa sphère d'opérations. Il n'hésita pas à aller l'attaquer par surprise, au moyen d'une marche de nuit et avec le concours de chariots pour accélérer la marche de ses hommes.

Malheureusement, une pluie torrentielle retarda l'opération qui ne fut plus une surprise; car l'ennemi se tenait sur ses gardes. Van der Smissen l'attaqua néanmoins avec une extrême vigueur conduisant lui-même la charge centrale. Il s'empara de la moitié de la ville, de deux canons, mais il se heurta à l'église transformée en un formidable réduit très fortement défendu. Il ne put l'enlever et, menacé d'autre part d'être enveloppé par des forces très supérieures, il dut

renoncer à son attaque et ce n'est qu'en combattant avec une grande habileté qu'il put se retirer des cadres de la ville et battre en retraite, en bon ordre, sans se laisser rien enlever dans la longue poursuite dont il fut l'objet pendant sa marche de retour vers Tula.

Cette affaire où la plus grande bravoure fut l'honneur de Van der Smissen et de sa petite troupe, est aussi malheureusement le chant du Cygne de cette vaillante légion belge qui dès lors ne devait plus combattre faute de combattants. Ses officiers, promus seulement depuis quelques jours, honoraient dignement le baptême du feu de leurs jeunes épauettes, en laissant sur le champ de bataille onze des leurs dont cinq pour toujours.

Le bilan des forces devant rester à l'Empire après le départ des Français était donc diminué de cette brave légion belge. Restait-il au moins la légion autrichienne? pas davantage.

Les conditions matérielles faites dans les derniers temps à la légion autrichienne étaient à peu près aussi misérables que celles dont souffrait le corps belge. Pourtant elle fut un peu moins que ce dernier soumise à des pérégrinations variées et lointaines, à l'exception de ce bataillon de chasseurs qui fut envoyé à Matamoros et se sacrifia si glorieusement dans la triste affaire du grand convoi. En dehors de cette expédition éloignée, le corps autrichien opéra surtout dans les régions voisines de Puebla qui était son centre d'action sous les ordres du général de Thun.

La mentalité de ces troupes n'était pourtant guère meilleure que celle des Belges. J'ajouterai, en ce qui concernait leur chef, qu'elle était même bien inférieure. Un des derniers actes du commandement du général autrichien en témoigne surabondamment.

Le Maréchal avait combiné des opérations à exécuter par des troupes occupant différents postes, de manière à pouvoir aborder et infliger une sévère leçon à des colonnes dissidentes qui s'étaient audacieusement aventurées dans notre

sphère d'action. Il avait, dans ce but, compté sur le concours des troupes autrichiennes établies à Puebla et envoyé l'ordre au général Thun de se porter sur Toulancingo, situé à environ 30 lieues de Puebla. Mais le général autrichien refusa d'obéir et fit ainsi manquer les opérations combinées confiées à d'autres colonnes; car il ne marcha que sur un ordre de Maximilien et arriva trop tard au point de concours. Une pareille conduite est inqualifiable.

Du reste, l'existence de cette malheureuse légion, déjà si éprouvée et pour ainsi dire fondue, devait finir d'une façon tragique bien avant même notre départ. Ce fut un drame en deux actes et nombreux tableaux tous poignants et lugubres, portant chacun son enseignement relatif au fond qu'on pouvait faire sur les troupes destinées à soutenir l'Empire.

Ce désastre final eut lieu au commencement d'octobre et se déroula dans la région d'Oajaca. Cette place importante était occupée par un détachement de 150 Autrichiens et un bataillon de cazadores comprenant une soixantaine de Français et deux ou trois cents Mexicains. Une bande dissidente de médiocre importance ayant été signalée à deux ou trois journées de marche, le commandant du bataillon de cazadores résolut d'aller en débarrasser le pays. Laissant Oajaca à la garde des Autrichiens et de quelques Français, il partit avec son bataillon et atteignit l'ennemi. Mais, au commencement de l'attaque, les Mexicains de la troupe, c'est-à-dire presque tout son effectif, firent défection et ces misérables tirèrent sur les Français, officiers et hommes de troupe, les tuant presque tous, et passèrent à l'ennemi. Voilà bien qui détermine de triste façon la valeur morale des fameux bataillons de cazadores, élément mexicain.

Quant au deuxième acte du drame, il fut la conséquence du premier. Lorsqu'à Puebla et à Mexico on apprit le désastre et le danger que courait la petite garnison d'Oajaca, ainsi abandonnée dans cette grande place, on envoya une forte colonne de 1.200 hommes avec de l'artillerie pour la dégager. Cette colonne se composait de 800 fantassins et 200

cavaliers Autrichiens, plus 200 cavaliers Mexicains. Mais Porfirio Diaz qui tenait le pays autour d'Oajaca, informé de ce mouvement, réunit rapidement plusieurs milliers d'hommes et vint s'établir sur la route que suivaient les Autrichiens, les attaqua et les écrasa complètement, détruisant leur infanterie et prenant leurs canons. La cavalerie seule put s'échapper après avoir subi des pertes considérables. La conséquence fatale de ce désastre fut la perte d'Oajaca, car la petite garnison ne comptant plus être secourue, abandonna la ville et s'efforça de gagner Orizaba en se jetant dans les labyrinthes des montagnes.

C'était presque le coup de grâce de la légion autrichienne dont une phalange se laissait ainsi détruire par ce même général Porfirio Diaz et ses officiers qu'elle n'avait pas su garder à Puebla, alors que, deux ans auparavant, le maréchal Bazaine les lui avait envoyés prisonniers. Quelle cruelle ironie du sort !

Et pourtant, il en restait encore de ces troupes d'élite qui guerroyaient misérablement dans la région de Puebla. Vers la fin de novembre, la ville et le fort de Pérote qui garde sur les confins du haut plateau la route de Puebla à Jalapa et Vera-Cruz, étaient occupés par un détachement autrichien d'un millier d'hommes; mais depuis la chute de Tampico le pays montagneux avoisinant Perote était redevenu le domaine des forces dissidentes nombreuses et la garnison autrichienne restait constamment bloquée dans la ville et le fort qui la protège. Cette malheureuse troupe, énervée par des excursions pénibles et les engagements fréquents qu'elle avait dû soutenir depuis des mois dans la montagne, était complètement démoralisée, et enfermée dans des remparts, elle n'osait plus en sortir pour tenir, tout au moins à distance, un ennemi devenu agressif parce qu'il ne la craignait plus!

Cette situation était telle qu'au mois d'octobre le Maréchal dut envoyer deux colonnes françaises pour les débloquer et leur permettre de respirer à l'aise hors de la tanière où ils

s'étaient terrés. Cette délivrance se fit pourtant bien aisément et sans combat, car nos troupes, bien qu'elles guerroyassent depuis près de cinq ans, n'étaient pas encore déprimées, et à la seule nouvelle de leur approche, les dissidents, si nombreux qu'ils fussent, disparurent au loin dans les montagnes. Quelque temps après, une colonne autrichienne forte de mille hommes avec du canon, partie de Puebla pour ravitailler cette malheureuse garnison de Pérote, dût-elle même être escortée (?) par un détachement de troupes françaises comprenant deux escadrons et 400 zouaves; c'était vraiment humiliant pour la colonne autrichienne.

Cette belle légion amenée en grande pompe d'Autriche pour soutenir le trône de l'archiduc Maximilien couronné, était donc tombée dans un état de démoralisation déplorable et on ne pouvait plus compter sur elle. Mais doit-on, peut-on même lui en faire un reproche? Je ne le pense pas, car j'ai une trop haute estime pour les troupes vaillantes et solides qui, quelques années auparavant dans les champs de la Lombardie, nous firent payer si cher nos victoires de Magenta et de Solferino.

Enfin, ne faut-il pas tenir compte de la situation qui leur a été faite matériellement et moralement, par les événements et les circonstances. Traités au début comme garde prétorienne des Souverains dans un pays qui n'était pas le leur, choyés d'une façon exceptionnelle, ils avaient pris des habitudes matérielles et une importance morale qui n'étaient pas précisément guerrières. Mais un jour vint où les conditions confortables quoique relativement, se modifièrent; il fallut s'éloigner de la garde des palais impériaux, abandonner la vie facile pour courir les aventures, supporter les privations, soutenir souvent des combats malheureux, voir enfin leur archiduc paraître les oublier pour d'autres préoccupations. Puis, ce qui dut être le coup le plus cruel, subir le sort parfois humiliant du soldat mercenaire, qu'on ne sut pas assez leur dissimuler; réalité rendue plus pénible encore par l'irrégularité qu'apportait le gouvernement à assurer leur solde

et leur subsistance. Alors ces soldats, ces officiers de l'armée autrichienne, qui n'avaient plus pour les soutenir et les guider le prestige tutélaire de leur drapeau national, n'éprouvèrent-ils pas un bien excusable sentiment de révolte morale en se voyant un jour payés et nourris par les soins de l'armée française? Que durent enfin éprouver leur officiers en se sentant presque abandonnés par leur Prince, après avoir été lâchés par leur général, le comte de Thun qui, refusant d'exécuter les ordres d'un maréchal de France, avait dû quitter le Mexique? Toutes ces considérations constituaient de bien sérieuses circonstances atténuantes. J'estime que ces braves gens ont été plus à plaindre qu'à blâmer; c'était mon sentiment alors. Aussi, en raison de mes fonctions de sous-secrétaire d'Etat à la guerre, je fis tous mes efforts, surtout au moment de leur rapatriement, pour défendre et soutenir les intérêts de la légion autrichienne, aussi bien que ceux de la légion belge, ces camarades de deux armées européennes, qui faisaient naufrage au Mexique.

En fait de troupes d'Europe, il ne restait plus que la légion étrangère française; mais celle-ci semblait également ne devoir plus, bientôt, être considérée comme une ressource sur laquelle pouvait compter l'Empire abandonné à lui-même.

En effet, le 4 septembre, Maximilien, dans cette singulière communication qu'il adressa au Maréchal au sujet des mouvements exécutés par les troupes du corps expéditionnaire, demandait de faire passer la légion étrangère à la disposition de son gouvernement. A cette demande insolite le Maréchal fit, cinq jours après, la réponse suivante :

« Quant à la mise à la disposition du gouvernement de V. M. de la légion étrangère, la convention de Miramar déterminait qu'il en serait ainsi le jour seulement où le dernier soldat français aurait quitté le sol de l'Empire mexicain.

« J'ai tout lieu de croire que les intentions du gouvernement français se sont modifiées, car les dernières instructions que j'ai reçues du Maréchal ministre de la Guerre stipulent

qu'après le départ du corps expéditionnaire, la légion ne doit pas cesser de faire partie intégrante de l'armée française.

« Je crois donc que si le gouvernement mexicain désire être complètement édifié à ce sujet, il y a lieu d'ouvrir une négociation avec le gouvernement français pour que la question soit résolue d'une manière précise ».

A cette affaire de la mise de notre légion étrangère à la libre disposition du gouvernement mexicain était accrochée en effet une question des plus délicates, celle de son drapeau. Il n'était pas possible d'admettre, *à priori*, que cette troupe perdrait sa qualité de Française et qu'on lui enlèverait son drapeau, ce que, évidemment n'accepteraient à aucun prix les officiers français qui composaient exclusivement son cadre, non plus qu'un grand nombre de sous-officiers, de caporaux et de soldats, peut-être même aussi une grande partie des simples soldats de nationalité étrangère à la nôtre; à aucun on ne pouvait imposer le drapeau mexicain. C'était alors une dissolution fatale et complète de cette troupe dont la réorganisation était presque impossible dans les conditions difficiles où se trouvait le gouvernement impérial mexicain.

C'était donc le dernier bateau de sauvetage de l'Empire qui devait sombrer à son tour.

CHAPITRE XI

ÉTAT DE SIÈGE DANS L'EMPIRE

Reconnaissance du Maréchal dans le nord. — Correspondance de Maximilien avec le Maréchal. — Retour de celui-ci à Mexico. — Evénements en Europe; Sadowa. — Echech de la mission de l'Impératrice. — Lettre du Maréchal Randon. — Révolution gouvernementale à Mexico. — Le Padre Fischer. — Démission des ministres Osmont et Friant. — Naissance d'un fils de Maximilien.

J'ai signalé en son temps le départ de Mexico du maréchal Bazaine pour le nord, direction de Monterey, le 2 juillet; mais il n'alla pas jusque là. Le 10, il arrivait à San-Luis de Potosi où il acquérait promptement une notion exacte de l'importance des événements qui se précipitaient dans la région frontière depuis la chute de Matamoros et de la situation particulièrement grave dans laquelle se trouvait tout le pays en agitation complète. Les communications n'y étaient plus possibles sans une forte escorte, car toutes les voies étaient occupées par des postes de cavalerie dissidente; les convois devaient être fortement accompagnés, même entre San-Luis et le quartier général du général Douay établi à Saltillo. Monterey, encore plus rapproché de la frontière, était serré de très près par les troupes d'Escobedo; aussi le Maréchal éprouvait les plus grandes inquiétudes sur la situation du corps belge à qui était confiée la garde de cette position avancée, d'autant qu'on lui signalait déjà le mauvais esprit de cette troupe qu'on redoutait de voir se mutiner parce que le gouvernement mexicain ne pouvait plus le payer ni l'entretenir et que, se sentant presque abandonné, son mé-